

Du fil de l'eau en fils à retordre. Comment bricoler des techniques de terrain protéiformes en une méthodologie qualitative cohérente en géographie ?

Par Emmanuelle Petit

Emmanuelle Petit, université de Bordeaux, UMR ADES 5185-CNRS

emmanuelletit@laposte.net

Si une certaine forme d'atavisme semble régir les liens entre les géographes et le terrain, les méthodes qui lui donnent un caractère scientifique différent pourtant d'un chercheur à l'autre. Le même lieu peut générer un ensemble de travaux très distincts. Cela prouve que chaque chercheur entre dans son terrain avec un dispositif propre de mise en visibilité de la réalité. Le cheminement méthodologique d'une recherche démarre souvent par une expérience ancrée dans le terrain. Un terrain vécu, observé, et interprété. Ces relations établies avec le terrain influencent à la fois le déroulement et l'aboutissement de la recherche (Emerson, 2003).

Plusieurs questions permettent de nourrir cette réflexion et viennent enrichir l'explicitation du dispositif méthodologique : est-ce ce qui est observé qui appelle les instruments de l'observation, ou sont-ce les choix de l'utilisation des instruments techniques et idéologiques qui provoquent ce qui est vu ? Une technique unique permet-elle de concentrer les énergies vers une observation du terrain la plus objective possible, ou faut-il multiplier les angles d'attaques techniques pour permettre l'éclosion d'une méthode qualitative cohérente pour atteindre une forme d'objectivation de ce que l'on observe ?

Ce texte éclaire ce cheminement conceptuel et méthodologique, des premiers constats, qui paraissent s'auto-générer comme événement spatial, aux formulations catégorielles qui en assimilent l'existence et en constituent progressivement sa réalité géographique. Mais cet éclairage se fera à travers un artifice scientifique, celui de l'écriture, qui par la mise en cohérence du dispositif méthodologique en valide l'efficacité, le plus souvent *a posteriori*, en

en faisant le récit qui ordonne la réalité du terrain (Laplantine, 2006, p. 88). Cette scénarisation du dispositif méthodologique qui paraît, soit suivre les observations au fil de l'eau, soit être construit à partir d'hypothèses théoriques, minimise trop souvent le fait qu'il est le fruit d'une restructuration permanente. Les allers et retours entre observations, inductions, hypothèses, déductions donnent au chercheur du fil à retordre tant par la difficulté de l'enjeu que par la façon qu'il (ou elle) a de mettre en cohérence sa méthodologie (Le Breton, 2004, p. 172).

► La mise en œuvre d'une recherche : le temps des formulations et des reformulations entre terrain et théorie

Cette recherche s'arrime sur un constat. Dans les vallées alpines, de nombreux monuments commémoratifs qui se situent aussi bien sur des places publiques que dans les cimetières ou encore le long des voies d'ascension, jouent sur l'idée de montagne. On observe ainsi de simples morceaux de granit, extraits des montagnes environnantes, façonnés tel un rocher, faisant office de piédestal ou, plus simplement, encore de stèle funéraire. D'autres sont sculptés dans leur totalité tels des paysages de montagne aux sommets enneigés, assortis de cascades et de chamois pendant que d'autres encore sont agrémentés d'un piolet ou d'un edelweiss. D'autres enfin sont la réplique miniaturisée du sommet emblématique de la commune dans laquelle ils se situent. Les combinaisons pour faire référence à la montagne sont multiples et différentes selon les vallées, mais cette idée semble de plus en plus fréquemment mise en scène pour rendre visibles différents types de souvenirs – une mort en montagne, la gloire d'un alpiniste, la vie d'un « montagnard » – et ce dans différents types d'espaces (Petit, 2009a).

C'est donc d'une démarche inductive, résultant de l'observation minutieuse du terrain, que découle la première étape de cette recherche qui s'intéresse à l'installation d'artefacts spécifiques pour se souvenir. Elle s'interroge sur la mise en place de cette manière de rendre visibles les souvenirs à travers ces artefacts qui jouent sur la mise en scène d'un espace – la montagne –, avec toutes les références situatives, plaçantes et identitaires auxquelles elles renvoient (Petit, 2009b).

À ce constat pratique, vient s'adjoindre un constat théorique, qui oriente la deuxième étape de cette recherche. Il concerne le rôle des objets matériels et l'enjeu de leur situation sur les constructions individuelles et collectives de la mémoire (Halbwachs, 1950). Mais les artefacts en question participeraient aussi du développement de la question des liens entre la mémoire et l'identité (Candau, 1998). Cette invitation à réfléchir de façon conjointe la dimen-

sion mémorielle et identitaire des manières de rendre visible le souvenir par la construction d'artefacts spécifiques, impose d'analyser le triptyque espace, mémoire et identité que nourrit ici la figure de la montagne.

Des géographes ont déjà travaillé cette rencontre, notamment autour de la question du marquage identitaire (Bulot et Veschambre, 2006). Mais aucun de ces travaux ne s'est intéressé à la manière dont la mémoire et/ou l'identité est mise en scène, ni comment ces mises en scènes jouent avec l'espace par une multitude de procédés figuratifs. Bon nombre des monuments commémoratifs des Alpes semblent pouvoir éclairer cette question. Cette recherche amène à s'interroger sur la capacité d'un objet mémoriel – les artefacts du souvenir – à générer une identité et réciproquement, en tant que géographe, à cerner le rôle de l'espace dans ces processus.

Un questionnement prend corps de nouveau, nourri d'observations et de théorisations : comment la figuration de l'idée de montagne s'est-elle progressivement imposée comme une manière évidente, naturelle, de rendre visible le souvenir, et comment ces artefacts font-ils sens pour ceux qui y sont confrontés, c'est-à-dire comment leur permet-elle un ensemble de jeux identitaires de placements entre eux et avec les autres ? Pour répondre à ces questions, deux postures orientent l'ensemble de la démarche. La première, analytique et descriptive, a permis de poser les contours du phénomène de mise en scène de la figure de la montagne et de répondre au « où, quand, comment, par qui, pour qui ». Il s'agit de décortiquer finement la manière dont l'artefact a été façonné pour qu'il signifie un lien à la montagne, en somme de comprendre quel a été le processus de construction matérielle de ces mises en scène. Cette posture repose sur une objectivation de l'artefact et permet une spatialisation de différents types de figuration de la montagne. La seconde posture, pragmatique et interprétative, repose sur une approche constructiviste des relations que les hommes nouent avec les artefacts. À ce stade, il s'agit d'envisager toutes les constructions significatives qui naissent à partir et autour de la présence de ces artefacts (pourquoi et pour quoi). Cette posture repose quant à elle sur une conception intersubjective. L'artefact ne prend corps dans un collectif que parce qu'il résulte d'un partage, d'une négociation de significations. Des relations identitaires se construisent à partir de l'objet à travers le sens partagé qui lui est donné.

► Un dispositif méthodologique en quête de cohérence

Deux aspects ont donc été travaillés dans cette recherche : un premier temps d'analyse formelle des figurations de ces matérialités ; un second temps, qui visait plus l'analyse du sens que les gens donnent à ces constructions et ce qu'ils font autour de ces dernières. Pour faire se rencontrer ces deux aspects,

afin de cerner les arrangements qui permettent justement de faire surgir les constructions identitaires, l'utilisation de plusieurs techniques était nécessaire. En effet, la démarche ne repose pas sur une procédure unique. Elle s'inspire de différentes techniques et tente de répondre au questionnement d'ensemble qui vise à déceler les décalages, les glissements, les transformations de sens opérés à partir et autour des artefacts du souvenir afin de comprendre les constructions identitaires. Il ne s'agit donc pas d'une formule toute faite applicable à notre terrain, mais plutôt d'une formule née autour et avec le terrain.

Quatre techniques ont été mises en œuvre pour cette enquête : l'observation directe, l'entretien, la recherche-action et la recherche documentaire. Ce terme d'enquête correspond bien à une démarche qui consiste en un incessant « va-et-vient entre théorie et empirie, entre fabrication des données et fabrication des hypothèses, entre vérification des données et vérification des hypothèses » (Beaud et Weber, 2003, p. 293). Au fil des indices qui s'accumulent, le chercheur peut petit à petit découvrir ce qui se joue autour de cette manière de rendre visible le souvenir. Pour autant, il ne s'est jamais agi d'appliquer sur le terrain des recettes préfabriquées, mais plutôt de composer avec le terrain en alliant « principes » théoriques et réalité concrète. Ces quatre techniques composent donc un tout cohérent permettant de cerner conjointement les constructions d'une manière de faire et les constructions symboliques qu'elles initient. Au sein du terrain, les techniques et opérations se combinent selon l'injonction des situations. Cette combinaison ne peut faire l'objet d'une généralisation ou d'une routine.

Chaque technique requiert la mobilisation de compétences différentes de la part du chercheur. Elles interviennent à plusieurs reprises au cours de la recherche, parfois même simultanément. Elles sont aussi inégales dans leur importance et dans la durée de leur mise en œuvre.

► 1^{re} technique : l'observation directe...

L'observation est la technique qui a permis d'entrer dans cette recherche sur les artefacts du souvenir jouant sur l'idée de montagne. Elle est abordée comme une manière de regarder. Bien que l'ensemble des observations recueillies ait été systématiquement noté sur un carnet de terrain, « la description ethnographique n'est jamais un simple exercice de transcription ou de « décodage », mais une activité de construction et de traduction au cours de laquelle le chercheur produit plus qu'il ne reproduit » (Laplantine, 2006, p. 39). Elle n'est donc ni neutre, ni objective en tant que telle parce que se référant à une matérialité palpable, comme l'ont trop longtemps pensé les géographes « classiques ». L'observation dépend de la capacité perceptive

de l'enquêteur liée, au moins pour partie, au contexte théorique dans lequel il se reconnaît et qui peut l'orienter. De plus, la transcription des observations via la description passe par le filtre de la mémoire. Observer, dans ce contexte, c'est bien porter un regard. Les résultats de toute observation sont donc contextualisés, ce qui impose au chercheur d'exposer le contexte de production des données, à la fois théorique et pratique.

... pour cerner l'extension et la diversité du phénomène tout en délimitant le terrain

Si le constat général à l'origine de cette recherche découle de l'observation de terrain, cette technique a surtout permis de constituer le corpus de données sur lesquelles la suite de la démarche de recherche a pris forme. L'observation concernant la figuration de l'idée de montagne sur un ensemble d'artefacts commémoratifs n'a pas été menée à l'échelle du massif alpin, compte tenu de l'ampleur de la tâche, puisqu'il n'existe aucune base de données recensant ce type de monuments. Un ensemble de vallées ont été parcourues lors de cette première étape de la recherche afin de se faire une idée de l'ampleur et de la diversité de cette manière de faire dans les Alpes ¹.

L'hypothèse de l'existence d'une différenciation des manières de figurer l'idée de montagne en fonction des usages et des contextes socioculturels dans lesquelles elles se situent, découle directement de ce premier temps d'observation. Il repose principalement sur une analyse morphologique des artefacts identifiés et de leurs inscriptions. Cette hypothèse conduit à un premier resserrement du terrain qui fait intervenir indirectement l'idée de régionalisation. Elle permet de cerner à la fois l'importance et la diversité des artefacts comme manières de mettre en scène le souvenir dans trois secteurs supposés distincts :

- la haute vallée de l'Arve, pour l'importance de leur présence, leur relatif ancrage temporel (début du xx^e siècle), la multiplicité des emplacements et l'homogénéité des figurations de la montagne ;
- la vallée de la Haute-Maurienne, pour leur apparition encore récente (début des années 1990), leur confinement spatial restreint au cimetière, la diversité des figurations ;
- la ville de Grenoble, pour leur apparition relativement récente dans un contexte urbain et pour la diffusion de toutes les manières de faire.

Resserrement spatial ne veut pas dire recensement exhaustif de l'ensemble de ces artefacts pour ces régions. Et cela compte tenu de leur diversité et, surtout, du caractère « informel » d'une partie d'entre eux. Autant le recensement des

1. Il s'agit plus précisément des Alpes occidentales françaises (la Maurienne, la Haute-Arve, la Tarentaise, le Beaufortin, l'Oisans, le Grésivaudan), suisses (le Valais, les Diablerets, Grindelwald, Genève) et italiennes (le val d'Aoste, Valtournenche).

stèles funéraires et des monuments aux morts des guerres mondiales rappelant un lien avec la montagne ne pose généralement pas de difficulté particulière, autant le dénombrement des monuments singuliers commémorant un événement particulier et des plaques posées en montagne est impossible. Ces monuments ne sont effectivement pas systématiquement répertoriés, et encore moins lorsqu'ils sont interdits par les autorités municipales.

... pour décrire une manière de faire et tenter une ébauche de sa généalogie

L'observation vise donc dans un premier temps à collecter l'ensemble des artefacts qui réfèrent à la montagne. Cette collecte repose sur une grille de lecture consignante et décrivant chacun des artefacts sélectionnés ; elle constitue en fait une mise en ordre de cette manière de faire. À partir des questions suivantes, il s'agit de construire sa généalogie :

- où ces figurations de la montagne se situent-elles ?
- quand ont-elles été érigées ?
- pour qui (les destinataires), pourquoi ?
- quels en ont été les commanditaires et/ou les réalisateurs ?
- comment la montagne apparaît-elle sur ces artefacts, quels sont les procédés de figuration de la montagne ?

La question de la localisation est au premier abord simple à régler. En apparence au moins, car transcrire l'observation en description passe inévitablement par la catégorisation. Dire que les stèles funéraires se situent dans un cimetière relève de l'évidence ; en revanche que dire des monuments commémoratifs disséminés çà et là dans l'espace urbain, pour l'un en plein centre par exemple, pour l'autre à l'écart d'une voie sans issue jouxtant une rocade ? En revanche la seule technique de l'observation ne peut pas systématiquement résoudre les questions du « quand », du « par et pour qui », ni du « pourquoi ». Quand les inscriptions contenues sur les artefacts n'indiquent pas ces données, il faut passer à d'autres techniques.

Au stade de l'observation, la question de la description des différents procédés de figuration de la montagne est celle qui pose le plus de difficultés. Comment déterminer les indices qui conduisent à affirmer que le monument renvoie ou non à la montagne ? Face à cette question, deux postures s'offrent au chercheur : soit il détermine lui-même les critères, tout en reconnaissant qu'il s'agit d'une mise en ordre construite résultant de sa propre perception du phénomène ; soit il refuse cette posture et décide que ce sont les différents acteurs auquel il est confronté qui détermineront d'eux-mêmes les artefacts qui réfèrent ou non à l'idée de montagne. Un autre chemin consistait à croiser ces deux postures, afin de montrer les décalages qui peuvent être générés par l'une et l'autre, entre une description soi-disant scientifique,

objectivable, et une description commune, subjective. C'est avec cette conception qu'une grille d'observation a été construite, dans l'optique de décrire les procédés par lesquels un espace – la montagne – est représenté, miniaturisé, transfiguré pour être mis en scène sur ces artefacts du souvenir.

... pour appréhender les relations entre les hommes et les artefacts

Ce temps d'observation a permis de se faire une idée des pratiques qui naissent autour de ces objets et des espaces dans lesquels ils se situent. Les artefacts commémoratifs qui réfèrent à l'idée de montagne sont-ils l'objet d'attentions spécifiques ? Qui s'arrête pour les contempler ne serait-ce que l'instant d'un simple regard, d'une rêverie ou d'un hommage plus marqué ? Des autochtones ? Des touristes ? Des habitués ? Des visiteurs de passage ? Comment se comportent-ils ? Quel semble être le motif de leur intérêt ?

Ce type d'observation n'a pas été effectué pour l'ensemble des artefacts : les pratiques des alpinistes ou des guides confrontés à la rencontre inopinée ou répétitive d'une plaque commémorative au cours d'une ascension ou d'un départ de voie n'ont pas été observées pour des raisons techniques. En revanche, les attitudes et comportements autour des monuments situés sur une place publique ou dans les cimetières ont pu être appréhendés sans difficulté. Pour autant, le contexte d'observation diffère selon l'emplacement occupé par l'artefact commémoratif. S'installer sur un banc faisant face à un monument situé sur une place publique relève de l'ordinaire. L'observation peut être menée en toute indifférence, le chercheur étant immergé dans la masse des passants. En revanche, déambuler longuement dans un cimetière peut rapidement être considéré comme sortant de l'ordinaire, surtout lorsqu'il s'agit d'espaces de petite taille, dans des villages où l'interconnaissance est très forte. Dans ce cas, la simple présence d'un « étranger » dans le lieu est vite signalée, et peut modifier certaines pratiques. Les visiteurs habitués peuvent en effet être plus intéressés à découvrir quel est cet individu qu'à faire ce qu'ils font à l'accoutumée dans le cimetière. L'observation des pratiques en est alors quelque peu perturbée. Forte de ces mises en gardes, consciente du questionnement qu'une présence peut parfois déclencher, deux attitudes ont pu être les miennes : tenter d'être la plus discrète, ou au contraire me laisser aborder.

Ce regard, porté dans chacun des espaces parcourus, a été le moyen de cerner quels étaient les « usages » autour des différents types d'artefacts et de distinguer des pratiques usuelles ou plus exceptionnelles lorsque le monument joue un rôle central lors d'un événement particulier. Ce temps d'analyse a permis de resserrer une seconde fois le terrain, autour de deux communes, où différents types d'artefacts ont été observés et, surtout, où les emplacements qu'ils occupent sont largement fréquentés par un public fort

divers. Ainsi, à chaque temps d'approfondissement de la démarche, la focale et l'échelle d'investigation se resserre.

Chamonix a été retenue pour l'ampleur de cette manière de rendre visible le souvenir et la diversité des pratiques qui semblent se jouer autour de l'ensemble de ces artefacts (fête annuelle des guides, visites du cimetière) ; et Bessans pour l'univocité de la figuration de la montagne, restreinte au seul cimetière, comme dans les autres villages de Haute-Maurienne, mais avec un cimetière adossé à l'église, particulièrement visité par les habitants et des touristes, notamment amateurs d'art Baroque. Au-delà, de nouvelles hypothèses sont intervenues, brouillant les pistes de l'enquête prévue, tout en lui permettant parfois de renforcer les intuitions initiales.

L'observation menée s'est attachée à un seul aspect des pratiques qui naissent autour de cette matérialisation des souvenirs. Il aurait été sans aucun doute fort instructif d'observer les pratiques professionnelles qui donnent lieu à la création de ces objets, notamment en assistant aux négociations entre créateur (souvent un marbrier) et commanditaires (une famille, une collectivité). La technique de l'observation participante aurait alors été requise, mais elle semblait difficilement envisageable sur de tels objets de recherche.

Ce premier type de technique correspond relativement bien aux pratiques de la géographie des genres de vie, où l'on classait, décrivait pour construire une typologie. À ce stade, on constate une différenciation des manières de mettre en scène la montagne sur l'ensemble des artefacts commémoratifs en fonction du contexte socio-historique des vallées (plutôt alpinistiques, plutôt agricoles), différentes temporalités dans la construction de ces mises en scène, différents types de pratiques. Un tableau général de l'ampleur du phénomène de mise en scène de la montagne dans les secteurs parcourus des Alpes Occidentales peut être dressé.

► 2^e technique de terrain : l'entretien...

Si l'observation débouche sur un tableau général des manières de faire et des pratiques qui les accompagnent, elle ne permet pas d'atteindre le sens que les différentes personnes leur accordent, ni les motivations qui ont conduit à leur mise en place. L'observation directe tend à produire un type de connaissance où le chercheur se positionne comme un membre extérieur interprétant une pratique sociale, sans se soucier du sens que lui donnent les acteurs qui effectuent cette pratique. À elle seule l'observation ne permet pas de comprendre les constructions qui s'effectuent à partir de cette manière de faire, elle ne permet pas de mesurer les décalages qui peuvent naître entre les intentions des créateurs et les reconstructions sémantiques des visiteurs.

... pour « faire dire »

Pour aborder les constructions symboliques qui sont générées à partir et autour de l'existence de ces artefacts figurant l'idée de montagne, il est nécessaire de passer par la mise en mot de ces artefacts et de leur façonnement, donc, de façon un peu abrupte, de « faire dire ». Hormis quelques rares exceptions, il existe peu de documents conservant la trace des intentions poursuivies par les créateurs ; de même les discours retraçant l'histoire de ces mises en scène de la montagne sont *quasi* inexistants. Pour cerner leur rôle dans les constructions sociales, et pour cerner les décalages entre intentions et réceptions, il n'y a donc d'autres recours que celui du langage.

Ce recours vise deux types d'objectifs :

- recueillir les informations manquant à la reconstruction généalogique de ces mises en scène de la montagne, en cernant les motivations qui ont conduit à leur réalisation ;
- faire surgir les constructions symboliques qui se forment au contact de ces artefacts du souvenir et en légitiment ou non la présence. Par exemple, est-ce le lieu dans lequel se trouve le cimetière qui légitime la miniaturisation de la montagne ou bien est-ce l'activité en rapport avec la montagne que pratiquait le défunt qui est invoquée, ou est-ce tout autre chose ?

Il n'y a pas qu'une seule manière de recueillir les paroles ni d'envisager leur statut, comme le prouvent la multitude des méthodes disponibles pour mener des entretiens : compréhensif, semi-directif, focalisé, non directif. Les choix effectués répondent, là encore, à des positions théoriques, qui ont été renforcées par une première expérience difficile et peu efficace du terrain. Ces choix théoriques comme pragmatiques ayant participé à la construction du matériau sur lequel l'analyse repose, il est nécessaire de les exposer.

Cette démarche a été induite par une première tentative peu productive d'entretiens, menés dans le contexte grenoblois, qui illustre la nécessité des ajustements entre pratiques de recherche sur le terrain et évolution de l'appareillage théorique. Pour cerner de plus près les raisons d'être de ces mises en scène, il s'agissait d'accéder directement à une partie de leurs commanditaires. Cent stèles représentatives des différentes manières de figurer la montagne furent choisies avec l'aide des gestionnaires des cimetières de la ville de Grenoble. Seules trois personnes acceptèrent de répondre à ma requête pourtant « soignée » dans sa formulation.

Deux conclusions ont été tirées de cette première tentative, l'une sur la manière d'entrer en contact, l'autre sur la façon de mener l'entretien. Malgré tous les efforts « d'enrobage », un courrier envoyé par l'administration du cimetière, seule autorisée à le faire pour des questions de respect de la vie privée, n'est pas le bon moyen pour entrer en interaction sur ce type de sujet

où l'intime affleure. Le contact *de visu*, voire en réseau, paraît bien plus approprié. De même, la réalisation des trois entretiens semi-directifs s'est elle aussi révélée instructive sur la façon de mener ces rencontres. Évoquer la manière de visibiliser le souvenir fait ressurgir la douleur de celui-ci. Dans un tel contexte il est très difficile, et par ailleurs totalement inefficace, pour le chercheur de rester figé derrière sa grille d'entretien préétablie : s'engager plus loin dans l'interaction devient une nécessité afin de rendre la situation humainement tenable.

... en situation d'interaction

Les lectures de l'interactionnisme symbolique (Le Breton, 2004), de l'ethnométhodologie (Garfinkel, 2007) et de la sociologie compréhensive (Kaufmann, 2004) ont été, de ce point de vue, riches d'enseignements. S'entretenir avec une personne ce n'est pas seulement recueillir de l'information, c'est avant tout interagir avec elle pour faire jaillir son point de vue. C'est parfois lui « faire dire » plus que ce qu'elle croyait penser ou ce qu'elle n'avait jamais un instant imaginé penser. La situation d'entretien est donc envisagée comme une transaction mutuelle, une coproduction permettant l'émergence de la parole entre deux parties (Legavre, 1996, p. 220).

Cette transaction peut être inégale – au moins dans un premier temps – puisqu'elle est généralement « déclenchée » à la demande de l'enquêteur qui en sait souvent plus long sur son interlocuteur que ce dernier sur lui. C'est alors à l'enquêteur de donner suffisamment d'indices à l'enquêté sur ce qu'il est, d'où il vient, ce qu'il fait, sans pour autant trop se dévoiler (Matthey, 2005), pour que ce dernier puisse se livrer. « C'est d'ailleurs une loi bien connue de l'interaction : à défaut de pouvoir typifier son interlocuteur, l'échange ne peut se structurer » (Kaufmann, 2004, p. 52). Car toute transaction exige que l'enquêteur s'engage. Aborder la situation de l'entretien comme une interaction revient alors à faire le deuil de la neutralité. Cette posture permet à l'enquêteur d'intervenir dans le fil de la discussion, de relancer, d'aller dans certains cas jusqu'à l'émission de doutes pour pousser son interlocuteur à affiner ses positions et ses justifications. C'est dans cet état d'esprit que les échanges, aboutissant à un recueil des récits produits autour et à partir des artefacts, ont été menés.

Au-delà des objectifs du recueil des discours et de la manière de les conduire, la question du choix des personnes à rencontrer et de la façon de les amener à s'exprimer sur ces mises en visibilité du souvenir se pose. Par leur activité professionnelle ou par leur simple présence autour d'un monument commémoratif, ces personnes sont, ou ont toutes *a priori* été, en lien avec ces mises en scènes. Pour autant, toutes n'ont pas forcément construit un rapport spécifique avec elles. Soixante personnes ont été rencontrées dans le contexte chamoniard et trente-trois dans le contexte bessonais. Une partie l'a été de

façon anticipée, une autre l'a été au fil du terrain. Ces différentes rencontres peuvent être ordonnées, après coup, selon des types d'interactions, les différents contextes d'entretien et les différents types d'acteurs rencontrés. Ces interactions recourent à différentes façons de *faire dire* pour tenter de cerner au plus près les relations existant entre ces artefacts et des personnes : des interactions spontanées et libres au sein même des cimetières, des interactions anticipées et préparées avec les guides de haute montagne, des interactions sur le long terme avec un certain nombre d'acteurs institutionnels.

... pour légitimer la place du chercheur

Des échanges ont donc été menés avec divers acteurs en lien indirect avec ces artefacts du souvenir : les employés municipaux et élus en charge des questions de culture et de la gestion des cimetières ; les marbriers, concepteurs de la grande majorité de ces mises en scène. On pourrait qualifier ces acteurs d'institutionnels. Ils jouent un rôle, ils interviennent dans cette manière de rendre visible la mémoire, soit en la façonnant (le marbrier), soit en gérant l'existant (les gestionnaires). Ces rencontres visaient à comprendre comment chacun d'entre eux analysait ce phénomène, qu'en savaient-ils et comment retraçaient-ils son évolution ?

Ces rencontres se sont effectuées tout au long du processus d'enquête, et ont permis, dans quelques cas, une réelle interconnaissance. Elles ont débuté avec la nécessité d'informer les autorités locales de ma longue et récurrente présence dans chacun des cimetières de la commune durant les phases d'observation. En un mot, à être légitime. Car pour recueillir des paroles, il faut être à une place, à sa place. Je présentais donc, à dessein, plus l'aspect matériel de cette recherche – cerner la spatialisation des multiples mises en scènes de l'idée de montagne – que l'aspect social – les constructions qui s'effectuent autour et avec – pour ne pas inquiéter mes interlocuteurs. Le statut de géographe me paraissait être plus avantageux que celui du sociologue qui parfois dérange. Être une femme semblait aussi bénéfique car, de façon générale, elles sont catégorisées comme « naturellement » plus enclines à la compassion. Le chercheur est avant tout un personnage typifié, genré, portant avec lui un ensemble de sous-entendus sur ses manières d'être et de penser. Il est ainsi mis en place malgré lui.

Les échanges avec ces différents acteurs se sont pour la plupart déroulés sur leur lieu de travail respectif et ont tous fait l'objet d'interactions spécifiques, sans grille d'entretien, simplement un carnet de notes avec des questions parfois très précises et techniques, parfois bien plus générales. Les rendez-vous fixés au préalable n'étaient qu'exception, quand la discussion s'annonçait trop longue, perturbant la journée de travail. Du coup, seuls de rares échanges ont été enregistrés. Mais il semblait possible de tirer plus de bénéfice à gérer ces conversations sur le registre de la simplicité et de la spontanéité

que de les formaliser, voire de les officialiser, par l'enregistrement. Au fil du temps, nombre de propos recueillis ont permis de mesurer les écarts entre la dimension politique de la mise en scène de la mémoire et sa gestion. Ces échanges réguliers étaient aussi le moyen de cerner l'existence ou non d'un discours officiel sur une potentielle spécificité régionale, ou même communale, et d'observer son évolution au fil du temps.

... généré par la situation d'interaction

Le deuxième type d'interaction a eu lieu avec les visiteurs au sein des cimetières de Chamonix et de Bessans, où la figuration de la montagne est la plus prégnante. Ces visiteurs sont aussi bien des autochtones que des touristes, des montagnards que des citadins, des alpinistes que des néophytes de la pratique sportive de la montagne. Si les locaux m'ont abordée pour comprendre les raisons de ma présence, surpris qu'ils étaient de me voir cheminer, noter ; les visiteurs de passage quant à eux m'imaginaient *a contrario* comme une personne du pays en train de faire un recensement d'état civil, et en ont profité pour m'interroger sur les lieux. L'interaction enclenchée, il était alors fort confortable de poursuivre la discussion autour de l'évolution des styles de monuments et d'accéder ainsi à l'intérêt porté à la figuration de la montagne. La conversation ainsi abordée est plus symétrique que dans une situation d'entretien classique. Cette position m'a largement facilité la tâche pour oser poser à mon tour des questions sans détour. Car bizarrement, au sein même de ce lieu, cette thématique de recherche ne semblait pas surprendre. La parole en était facilitée.

Là encore, point de guide d'entretien. Le libre cours à l'interaction a été la règle adoptée. Mes interlocuteurs devenaient les guides à la fois des questions posées et des espaces à visiter. Pour autant, la liberté d'emmener les « touristes » sur certaines stèles lorsque la demande m'en était faite, et d'écouter alors très attentivement leurs réactions, restait présente. Le fil directeur était donc toujours là, embusqué : pourquoi sont-ils là ? Ont-ils perçu la figuration de l'idée de montagne ? Qu'en pensent-ils ? Comment analysent-ils cette manière de faire ? Selon eux, est-elle légitime, pour quoi et pour qui ?

Cette manière de procéder n'est pourtant pas parfaite. Dans une telle démarche, pas d'enregistrement possible, surtout dans un cimetière. La spontanéité de la conversation et la réciprocité de l'échange n'auraient plus eu cours ; les paroles auraient perdu de leur liberté de ton. Il fallait donc systématiquement, après coup, prendre des notes, et faire avec les aléas de la mémoire. Le traitement du discours ne peut être aussi pointu que dans le cas d'entretiens intégralement transcrits. Il s'agit alors de travailler plus sur la nature même des arguments avancés que sur la manière dont ils ont été amenés. Outre cette perte d'information dans la forme de l'interaction, la prise de notes est, en elle-même, déjà une sélection effectuée par la mémoire. Car malgré une attention

spécifique portée à noter l'entière du déroulement de l'échange, on est en mesure de supposer que les informations saisies par la mémoire du chercheur ont été largement influencées par ses hypothèses de travail. Et il n'y a pas de possibilité de revenir au matériau initial pour le vérifier.

Un autre inconvénient de cette pratique de la conversation *in situ* est lié au fait que les interactions sont parfois très brèves et ce pour différents motifs : on ne discute pas dans un cimetière, on n'a pas prévu de temps pour ce type de rencontre, on est venu pour être seul, etc. Mais surtout, les arguments des uns et des autres pour exprimer une position sont souvent rapidement dressés, car chaque interlocuteur est pris à son propre jeu en m'abordant, et pris au dépourvu par les questions auxquelles il n'a le plus souvent jamais réfléchi.

Cette deuxième phase de recueil des discours produits dans les cimetières a permis de confronter rapidement les points de vue de leurs pratiquants (locaux *versus* extérieurs). L'analyse des convergences et des divergences est un moyen pour cerner l'existence ou non d'un discours collectif partagé sur cette manière de faire, sur lequel viendraient se greffer les processus d'identifications. La comparaison des discours produits dans les deux localités (Chamonix et Bessans) permet quant à elle de vérifier la congruence ou non de ces processus alors que les mises en scène de la montagne reposent sur différents procédés de figuration.

... comme construction d'un type de discours

Le troisième type d'interaction s'est déroulé avec un ensemble homogène d'acteurs, un collectif de professionnels ancrés dans la localité : les guides de haute montagne de la Compagnie de Chamonix. L'observation a permis de constater qu'une bonne partie des mises en scène concernées par cette recherche évoque explicitement la pratique de l'alpinisme, et notamment celle du métier de guide de haute montagne. À Chamonix peut-être encore plus qu'ailleurs. Dans ce cimetière une stèle, taillée telles des aiguilles, est même spécifiquement dédiée aux guides de la Compagnie morts dans l'exercice de leurs fonctions. Et lors de la fête annuelle des guides, tous les quinze août, ils se rendent devant cette stèle puis déposent une gerbe aux pieds d'autres monuments commémorant les exploits de ceux qu'ils considèrent comme les pères de l'alpinisme. Des pratiques spécifiques semblent donc se jouer autour d'une partie au moins de ces artefacts. Il était donc nécessaire de cerner les liens tissés par ces professionnels avec cette manière de figurer l'idée de la montagne. Si la plupart aiment, comme de nombreux alpinistes, raconter leurs exploits à travers l'évocation de figures mythiques, il était intéressant de travailler le récit de leurs souvenirs, alors que leur métier est régulièrement confronté à la disparition d'un des leurs. À leurs yeux, la figuration de la montagne est-elle légitime dans son ensemble ou y a-t-il des manières de faire plus spécifiques réservées à certains contextes ?

Rentrer en contact avec les guides n'est pas insurmontable ; la communication fait aujourd'hui partie de leur métier, et les guides de la Compagnie sont membres d'une structure collective qui facilite la tâche. Ayant obtenu l'aval du président de la Compagnie des guides de Chamonix, il restait à déterminer la manière de présenter ma requête. Et cette étape est plus délicate qu'il n'y paraît. Il aurait été vraisemblablement incongru et peu efficace d'exposer frontalement l'objet d'une rencontre visant à cerner les relations qu'ils établissent avec les différentes manières de rendre visible le souvenir, alors que bon nombre de ces monuments rendent hommage à des proches, collègues, voisins, ou membres de leur propre famille, et pour certains à des morts bien jeunes. Le terrain paraissait glissant, il était préférable de contourner, même si cela peut heurter l'éthique du chercheur. La prise de contact avec une vingtaine d'entre eux a toujours reçu bon accueil. Elle se focalisait sur l'évolution de leur métier et des rites associés. Ce n'est que progressivement, au fil de l'interaction, qu'ils ont été amenés sur le terrain de la figuration de la montagne et des pratiques associées.

Les entretiens se sont déroulés, au libre choix de chacun des enquêtés, dans un cadre plus classique : soit dans l'espace même de la Compagnie, soit dans un café, soit chez les guides eux-mêmes. Outre le fait que les anciens guides préféraient recevoir chez eux, parfois en présence de leur épouse complétant l'interaction, je n'ai pas eu le sentiment que le contexte de l'interaction la transformait véritablement. Où que l'on soit, on parlait de quelque chose qui, de toute manière, ne se situait pas là.

Les échanges ont été menés sous la forme d'entretiens « focalisés », c'est-à-dire sous la forme d'interactions guidées par des thèmes listés à l'avance par l'enquêteur, mais dont l'ordre et la formulation ne sont pas systématiquement préétablis (Blanchet *et al.*, 1993). Les questions interviennent au fil de l'interaction, lorsque l'enquêteur l'estime opportun. Et tous les détours imprévus sont possibles. Lorsque le lien était vraiment bien en place, les guides ont été confrontés à des photographies de différents types d'artefacts évoquant l'idée de montagne. L'interaction était alors largement modifiée. L'objet de la discussion était là, bien plus présent que par de simples mots. En opérant de la sorte, une comparaison était possible entre les discours produits dans l'action, en contact direct avec l'objet, et ceux produits avec une photographie comme intermédiaire.

Les entretiens, d'une durée moyenne d'une heure trente, ont tous été enregistrés, bien entendu avec l'accord des intéressés, puis tous transcrits. Rarement, les interlocuteurs ont demandé de couper l'enregistrement. En fin d'entretien certaines discussions se sont achevées sur le palier. La prise de notes après coup était des plus utiles pour intégrer les plus « belles » prises de positions. Globalement, la longueur de ces rencontres était telle qu'il était difficile de se passer de l'enregistrement.

La question de l'interaction a été centrale dans la manière de mener l'ensemble de ces trois types d'entretiens, qui ont été adaptés à chacune des situations, à chacun des contextes. Cette malléabilité est intrinsèquement liée à la réussite de la démarche qualitative, qui visait ici le recueil de l'éventail le plus large possible des significations produites autour et à partir de ces artefacts, car toute parole est située et situante.

► 3^e technique de terrain : la recherche-action

Cette troisième technique relève bien du bricolage méthodologique auquel peut conduire le terrain. Si ce dernier génère de nouvelles orientations de recherche, il peut aussi ouvrir sur de nouvelles manières de l'appréhender. Après plus de trois années de présence sur le terrain chamoniard, le conseil municipal de cette commune a décidé de mettre en valeur pour le grand public les différents lieux de mémoire de son territoire évoquant la montagne, en éditant un livret d'une cinquantaine de pages.

Refuser ce projet revenait à se couper d'une partie du monde chamoniard dont il restait tant à découvrir, dans lequel l'immersion encore plus profonde ne pouvait qu'être bénéfique. Accepter de porter cette recherche-action permettait d'assumer une « création » et pas seulement de participer aux interactions qui conduisent à sa réalisation. Il s'agissait tout à la fois d'appliquer, de s'impliquer et de s'engager (Mucchielli, 1996). Appliquer un savoir-faire et des connaissances acquises. S'impliquer dans des choix, savoir donc trancher lors des négociations sur les personnages, lieux et monuments à sélectionner pour rendre compte des lieux de mémoire à Chamonix. Et s'engager, enfin, par la production d'un document écrit, durable, proposant une interprétation d'une histoire. *Faire* ce livret était aussi rendre un peu de ce *faire dire* que tous les chercheurs en sciences sociales viennent chercher et auxquels tous les enquêtés apportent beaucoup, sans rien d'autre en retour qu'une relation humaine unique.

Ce livret fut pensé, négocié et conçu en collaboration avec un petit collectif constitué de plusieurs Chamoniards, investis et reconnus dans l'histoire de la commune et de l'alpinisme. Et en fin d'écriture, il fut validé par deux universitaires, un historien des Alpes et un sociologue ayant écrit sur la montagne. Ce récit venait en somme officialiser la construction de cette manière de faire référence à l'idée de montagne pour se souvenir, et rendre ainsi visible « une » histoire des montagnes chamoniardes.

Les apports de cette expérience sont de plusieurs ordres. Elle a permis de rentrer un peu plus en profondeur dans la société chamoniarde et donc d'affiner la compréhension des jeux identitaires se référant à l'idée de montagne. Occuper cette place a notamment permis de mieux saisir la dimension politique de la mémoire, entre autres lors des négociations avec le petit

collectif sur les choix des monuments à mettre en valeur dans cette publication. Cette commande a aussi, d'une certaine façon, légitimé les questionnements de cette recherche. Elle apportait la preuve qu'à Chamonix des constructions identitaires se jouent bien autour de cette manière de rendre visibles les souvenirs, sinon, pourquoi vouloir en faire le récit !

Mais c'est aussi là que les réticences à l'écrire se situaient : toute recherche-action a un impact *a priori* bien plus important qu'une recherche restant dans le seul cadre universitaire. En écrivant ce récit, l'action du chercheur prend corps bien au-delà de ses intentions. Car le récit imprimé a bien plus de force pour un collectif. Il participe à forger un savoir partagé, qui tend à figer, à normer le champ d'interprétation de ces artefacts du souvenir, comme s'ils étaient définitivement consignés du côté du musée, même s'il tente de montrer que tout n'est que construction. Dans ce contexte, que devient la richesse des constructions sémantiques rencontrées tout au long des entretiens ? Les constructions identitaires en sont-elles définitivement fixées ?

Certainement pas, mais l'écriture de ces « lieux de mémoire » a bien un impact sur la réalité. Elle participe à transformer ces lieux désignés comme tels. Le cimetière, autour de la mise en scène de nombreuses stèles funéraires, central dans ce livret, devient une ressource patrimoniale parmi d'autres, sur laquelle un discours s'invente comme ciment collectif (Landel, 2007, p. 159).

► 4^e technique de terrain : la recherche documentaire

Cette dernière technique vise à assembler l'ensemble des morceaux du puzzle. Il s'agit de confronter les discours tenus sur la construction de ces artefacts avec les observations consignées sur le terrain, mais aussi – lorsqu'ils sont disponibles – avec des documents historiques. Car si l'on s'en tient uniquement aux discours, il est impossible de cerner les glissements, les transformations des significations, et donc d'analyser les constructions sémantiques qui prennent forme au contact des artefacts.

Aussi des recherches d'archives ont-elles été menées. Elles visaient à retrouver des traces concernant l'édification de ces différents types de monuments commémoratifs, avec une attention particulière pour les plus anciens nourrissant trop souvent un imaginaire authenticateur et donc identitaire. Journaux locaux relatant des commémorations, des enterrements de personnalités ; photographies et cartes postales des cimetières et des monuments publics ; délibérations des conseils municipaux entérinant les projets de monuments ; registres de la Compagnie des guides ont été traqués afin de reconstruire au plus près de la réalité l'apparition de cette manière de mettre en scène le souvenir. Car même si les documents historiques sont eux aussi des constructions, ils permettent d'atteindre une autre forme de réalité, plus proche des événements

qui se seraient réellement déroulés. Des recherches dans les registres de l'état-civil ont aussi permis de confirmer des hypothèses émises après l'observation sur l'apparition de la référence à la montagne sur les stèles funéraires et ses destinataires, et d'infirmer parfois ce que les discours véhiculaient comme des évidences pour justifier des constructions identitaires.

Ces différentes confrontations sont loin d'être systématiques, faute de preuves historiques sur bon nombre d'artefacts. Les stèles funéraires ne font en effet l'objet d'aucun archivage institutionnel : seul le concepteur peut avoir conservé une trace. Ces confrontations permettent de dissocier ce qui relève des faits historiques de la construction de la mémoire, et ainsi de prouver à quel point la mémoire et l'identité sont en perpétuelle interaction et co-construction.

Ces différentes techniques de terrain, si elles sont présentées ici de façon linéaire, ont la plupart du temps été menées de front. C'est en cela qu'il y a une véritable imbrication entre terrain et questionnement, qui débouche sur une co-construction de l'objet de recherche et du corps théorique soutenant son interprétation. L'enjeu d'une telle démarche est de montrer que les géographes peuvent bien passer d'une géographie culturelle descriptive à une approche culturelle en géographie qui tente, méticuleusement, de montrer comment des faits culturels se construisent à partir et autour de l'espace. Plus spécifiquement, il s'agit de montrer que l'évidence de la mise en scène de la montagne révèle bien une construction identitaire, et ne relève pas d'une quelconque généticité.

Atteindre une certaine forme d'objectivation par la recherche qualitative passe donc par l'éclairage des choix méthodologiques effectués, en les mettant en perspective avec les positionnements théoriques. En fin de compte, l'intérêt de toute démarche scientifique en sciences humaines et sociales semble être de ne pas aboutir aux résultats attendus, par l'objet même du travail, surtout lorsque le chercheur se considère au terrain, à la suite de Denis Retaillé, comme en apprentissage². Le mode projet ne fonctionne pas en la matière, ou s'il fonctionne c'est parce qu'à aucun moment le chercheur n'a posé ou pu poser une interprétation sur son travail. Car comment interpréter quelque chose d'objectif ? L'objectivité qui va de soi est ininterprétable ; elle a en soi déjà rendu le format de son interprétation. En cela, la démarche proposée ici *a posteriori* a surtout permis d'éclairer un parcours, de montrer que celui-ci n'était pas linéaire. Si cette démarche est partie d'une intuition liée au terrain, les artefacts comme porteurs de significations identitaires, cette recherche ne s'est pas inscrite sur la trajectoire apprise aux étudiants : problématique – méthodologie – résultats ; censée permettre une récupération de données, leur construction en information, et leur interprétation objective.

Non, la démarche a surtout permis de répondre à autre chose que ce qui était imaginé ; ou mieux à reformuler l'essentiel de ce qui était dit de manière

2. Lire la contribution de Denis Retaillé dans ce numéro, p. 84.

sous jacente par le terrain, voire par le rapport du chercheur au terrain, celle de la place. En effet, chacune des techniques présentées s'est trouvée interpellée par cette question fondamentale. La place du chercheur dans son contexte de recherche ; la place du chercheur face aux individus avec lesquels il travaille ; la place des individus face au chercheur ; la place des individus par rapport aux autres individus à travers les discours tenus et les différentes matérialisations dans l'espace. Ainsi, d'une recension des artefacts et des significations données à leur mise en scène dans les lieux du souvenir, cette recherche s'est orientée vers les raisons fondamentales qui guident l'emplacement des individus dans l'espace, des artefacts qu'ils inscrivent dans celui-ci et les conflits et négociations que génèrent le choix de ces emplacements sur leurs constructions identitaires.

Pour autant, si cette démarche a vanté les mérites du bricolage, il faut réfuter l'idée trop classique de son manque de scientificité. Elle est surtout à l'écoute des interactions et des interrelations qui nourrissent le sens et sa construction par les acteurs au sein d'une situation donnée, situation éphémère, labile, mobile.

■ Bibliographie

- Beaud S. et Weber F. ([1998] 2003), *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, Éditions La Découverte.
- Blanchet A. et al. (1993), *L'Entretien dans les sciences sociales*, Paris, Dunod.
- Bulot T. et Veschambre V. (2006), *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan.
- Canda J. (1998), *Mémoire et identité*, Paris, PUF.
- Emerson R. (2003), « Le travail de terrain comme activité d'observation. Perspectives ethnométhodologistes et interactionnistes », in D. Cefaï (dir.) *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte, p. 398-424.
- Garfinkel H. ([1967] 2007), *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF.
- Halbwachs Maurice ([1950] 1968), *La Mémoire collective*, Paris, PUF.
- Kaufmann J.-C. ([1996] 2004), *L'Entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin.
- Landel P.-A. (2007), « Invention de patrimoines et construction des territoires », in H. Gumuchian et al. (dir.), *La Ressource territoriale*, Paris, Economica Anthropos, p. 157-177.
- Laplantine F. ([1996] 2006), *La Description ethnographique*, Paris, Armand Colin.
- Le Breton D. (2004), *L'Interactionnisme symbolique*, Paris, PUF.
- Legavre J.-B. (1996), « La "neutralité" dans l'entretien de recherche », *Politix*, 35, p. 207-225.
- Matthey L. (2005), « Éthique, politique et esthétique du terrain : cinq figures de l'entretien compréhensif », *Cybergeo, revue européenne de géographie*, article 312, <http://cybergeo.revues.org/index3426.html>.
- Mucchielli A. (dir.) (1996), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin/Masson.
- Petit E. (2009a), « Stèles funéraires et mises en scène de la montagne dans les Alpes occidentales ou la construction "évidente" d'une identité », in G. Boëstch et al. (dir.), *La Mort en montagne*, Gap, Éditions des Hautes-Alpes, p. 207-219.
- Petit E. (2009b), « La lutte des places à Chamonix : Quand la mort devient enjeu spatial », *Cybergeo, revue européenne de géographie*, article 475, <http://cybergeo.revues.org/index22747.html>.